

un peu arbitraire parfois, bien qu'en particulier dans l'*Andante* l'idée mélodique ait une courbe harmonieusement dessinée. Mais partout le coloris reste fin, exempt de toute vulgarité, et les rapports de l'instrument principal avec l'orchestre sont compris d'une façon neuve et parfois féconde en curieux effets. Louons M. Paray d'avoir excellemment dirigé cette œuvre importante de l'artiste sincère et sympathique qu'est M. Migot, qui nous donnera certainement dans l'avenir mieux encore, s'il sait ne pas se répandre en trop de productions secondaires. Et n'oublions pas, indépendamment de ses brillantes qualités de virtuose, la compréhension avisée et bien féminine dont fit preuve, en l'occurrence, Mme Yvonne Astruc, chargée de la délicate partie de violon principal.

G. S.

////// *OUVERTURE. — L'OFFRANDE A L'AMOUR DE SAINTE THE-
RESE DE L'ENFANT JESUS*, pièces pour petit orchestre d'Alexandre
TCHEREPNINE. (Concerts Tchérépnine.)

Ce jeune compositeur, que beaucoup d'œuvres ont déjà mis en vedette, paraît évoluer actuellement d'une façon qui sera curieuse à suivre. Dans son concert du 18 novembre, à la salle Erard, il nous offrait, avec sa *Rapsodie Géorgienne* et son *Concerto* de piano, appréciés pour leurs brillants effets de verve, deux premières auditions de ses œuvres les plus récentes, et dans toutes deux on a remarqué des caractères nouveaux, qui les font trancher avec le reste de sa production. Ecrites pour le simple quatuor des cordes (avec quelques instruments à vent dans l'une d'entre elles), elles sont d'une rédaction sévère, étudiée, contrapontique sans mélange, et d'une sobriété qui va jusqu'à la timidité d'expression peut-être. Les auditeurs qui, sans doute à tort, ont déjà classé Alexandre Tchérépnine dans l'école d'où il est issu, ont ressenti quelque surprise. Il faut faire crédit, attendre d'autres œuvres de cette manière dépouillée et réticente, mais à celles-ci, je serais tenté de reprocher, malgré tout leur sérieux d'apparence, une certaine facilité d'écriture qui leur enlève du poids. Les altos doublent presque toujours les basses à l'octave, heureux encore si les violons ne marchent point à leur tour ensemble, réduisant ce soi-disant quatuor à seulement deux parties réelles! Je me suis étonné aussi, mais ici je puis avoir tort, de n'avoir point, dans la pièce qui est mise sous le patronage de la mignonne sainte de Lisieux, reconnu ce parfum des roses mystiques et leur tendre couleur, auxquels, semble-t-il, on pouvait s'attendre.

////// *SUITES DE DANSES* de COUPERIN, orchestrées par Richard STRAUSS.
(Concerts Padeloup.)

De la part d'artistes d'esprit germanique, c'est une bien curieuse prédilection que celle dont ils entourent le plus français de nos musiciens, Couperin. Bach l'a aimé; Brahms, que l'on n'aurait pas cru si facilement épris d'espégleries et de menues nota-

tions psychologiques, nous a donné, en témoignage éclatant de l'affection qu'il lui portait, la seule bonne édition que nous ayons encore de ses œuvres de clavecin; voici que Richard Strauss, à son tour, s'amuse à le fréquenter. Il transcrit dans un orchestre plein d'adresse, et d'esprit même, d'une façon qui ne défigure pas Couperin en voulant agrandir son format de miniature, qui même peut-être, par scrupule, en exagérerait l'exiguité, il transcrit une dizaine de morceaux qu'il a choisis un peu partout dans l'œuvre de notre claveciniste.

On reconnaît des pièces de clavecin, et d'autres qui sont extraites des *Concerts Royaux* ou des *Goûts réunis*, peut-être même des sonates. Il lui était licite, mais ce qu'on doit reprocher à son « arrangement », c'est de présenter ces pièces, non seulement sans références, mais sous des titres qui égarent la recherche, car ils ne sont point ceux des originaux. Or on sait comme les titres, chez Couperin, font part intégrante des pièces, en expriment le contenu pittoresque ou littéraire, en précisent utilement, indispensablement, le sens. Les changer, c'est toucher à la musique même. D'autre part, Richard Strauss, sous un seul de ces titres faux, se permet souvent de coudre ensemble deux et même trois pièces diverses, dans un rapprochement qui lui paraît sans doute humoristique, mais qui ne me paraît pas, à moi, d'un goût excellent. Quelle étrange surprise que de rencontrer tout à coup les burlesques *Satyres-Chèvres-Pied* à la poursuite d'une pudique *Gavotte* effarouchée! Il ne faut point essayer d'ajouter de l'esprit à Couperin. Il en a tout ce qu'il en faut.

////// L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE, poème symphonique d'Aimé STECK. (Concerts Colonne.)

Trop beau sujet musical, trop prévu dans ses effets, et dont on attend trop. Fait aussi pour tenter trop de gens, et de toute sorte, car chacun le connaît de naissance presque, chacun sait le comprendre, à sa façon. Le poème symphonique de M. Steck est d'une probe écriture, il a de l'agrément, il fait tableau, tableau frivole et conventionnel. Il est donc sans doute réussi, il est ce que son auteur a voulu qu'il soit. C'est quelque chose que de réaliser ses désirs, on peut féliciter le compositeur satisfait de sa veine, mais, s'il s'en est pris à de certains sujets, on peut aussi lui marquer que de plus grandes ambitions eussent été de mise, puisqu'elles ont plû aux artistes qui ont traité ces sujets avant lui, et puisqu'ils les ont atteintes. Mais comprendra-t-il? Cela dépend de l'idée qu'il s'est faite du peintre-poète, et tout me porte à croire que cette idée n'est point celle que j'en ai, une espèce d'humilité dévote l'eût arrêté alors, avant d'écrire un seul thème. Quoi qu'il en soit, il me faut bien dire que ses flûtes et leur tendre menuet, ses violoncelles amoureux, sa clarinette hésitante et traversée, les ascensions lyriques de son premier violon, tout cela ne rend point la sorte de musique qui est dans la toile de Berlin et dans celle du Louvre.